Prof André Cambré  
Prof Augustin Serein

Étapes :

Cédric et Rose

Cédric en cours

Cédric et Jean

Cédric et M. Malappris

Cédric en gaspésie

Cédric revient à Montréal. Il retourne en cours? Toutafait normal. Il chill avec Rose, le ton s’adapte. Il commence une correspondance avec le cousin de coat de cuir qui vit à new york

Ellipse

Rose à Montréal

Jean à Montréal

L’espagnole à Paris (mode)

Cédric travaille au MOMA comme diseur de marde, tres successful. Il a fait une maîtrise en mathématique et fait son phd en philologie à NYU.

Réalisme naturel vs réalité tordue à la pynchon. Dépendamment de l’état d’esprit de Cédric. Il doit y avoir un pattern, une symétrie entre les deux, le narrateur fluctue entre les deux, s’adresse au lecteur pour expliquer la disparité. Le surréalisme comme esthétique

Thèmes : Dialectique communion vs individualité

Grotesque et le sublime

Prologue

Messieurs Cambré et Serein sont des professeurs de renommée international. Professeur de quoi, on ne saurait le dire. Et c’est justement à cela qu’ils doivent leur grand succès.

Une fine pluie a laissé une trace d'humeurs passées; une nostalgie incertaine teintée d'arômes de câpres, câpres nuagés de fromage à la crème autour d’un banc de parc de la place Émilie Gamelin. Cambré et Serein prennent place. Ces deux hommes digèrent une ère future bucolique idéalisée à travers la vitrine de leur vie antérieure. Dépit et cynismes se sont installés en leur cœur. Cynisme cependant mitigé.

Messieurs les Professeurs Cambré et Serein allument chacun une cigarette, l’air paisible. L’on peut sentir un fond de brume d’automne, une lueur grisâtre et vaseuse. Cette vase a le pouvoir d’abrier le présent de l’écoulement incessant du temps.

Pour l’instant le présent s’accomplit à coup de minutes non-évènementielles, monochromes. La seule attente est cristallisée dans la conicité parfaite du joint que Prof. Serein est sur le point d’humecter de gestes précis qui démontrent une l’habileté certaine. Prof. Cambré quant à lui est sur le point de trouver une petite phrase sur laquelle poser la fondation des quelques 30 minutes subséquentes de disage de marde quand soudain un bruit retentit qui arrache le vide de la page blanche :

SLAP

- Hoho mon cher collègue, avez-vous vu ce beignet.

- Ah oui Professeur, on dirait que notre cher Cosette va pouvoir enfin commencer sa carrière de tragédienne; dans le prochain remake des 101 dalmatiens. Joey est en forme aujourd’hui dites donc!

Une prostituée connue du quartier au nom flatteur de Cosette, (son proxénète Joey avait eu des aspirations littéraires étant adolescent,) cette jeune Cosette vient de se faire bitch-slap à terre solide. Le genre de soufflet qui priorise les répercussions sonores et psychologiques sur l’efficacité physique.

Cosette se lève à moitié mais ce fait crisser à terre par un soufflet d'une violence doucement étouffée par le beau feutre pourpre du tissus employé. Elle se relève sur les coudes et parcourt quelques mètres avant de s'arrêter pour s'époumoner d'une façon éminemment désagréable pour tous les partis concernés. Elle se trouve maintenant à une quinzaine de mètres derrière le banc en question.

-« Toute une confiture! » selon Maitre Cambré

L’aurore commence à percer doucement, les écriteaux de néon scintillent en se balançant tranquillement du coin de l’immeuble de 4 étages d’en face. Le parc, petit écrin de verdure, commence à voir les quatre rues qui l’enserrent comme une ceinture pas trop chaste se réveiller en succession d’étirement et de bâillements. Face au banc s’étire st-Catherine au coin de laquelle s’allume le nom de l’enseigne de l’Archambault imbriqué dans quelque motif, des ouïes peut-être. Un étudiant de l’UQAM munit de sa caméra 16mm et de son coat de cuir est sur ce même coin de rue à filmer une capote virevolter et onduler lentement dans le vent. Appelons le CoatDeCuir, c’est logique.

-Dites Serein, pensez-vous que notre génération, désensibilisée aux horreurs de la modernité et dont toute vertu est diluée dans la banalité du mal est perdue. Prenons comme motif de notre expérience de pensé la cocotte déchue qui vient de se faire vivement réprimandée par Joey, admettons que au lieu d’écrire nos derniers recueils d’essais, certes très respectables, mais disons-le nous, rien qui a changé le monde, admettons que nous eussions mis le même temps à nous inscrire dans la réalité concrète

-Je vois où vous voulez en venir, et je dois vous dire André; vous m’inspirez méfiance. Je pensais que nous avions clôt le sujet

-Je sais mon cher mais je ne peux m’empêcher de temps en temps à m’imaginer au front de la lutte sociale, le bambin au creux de bras, la veuve sur les épaules.

-Attention Cambré, vous risquez le pire; la redondance! Nous avons déjà convenu que l’on ne peut hiérarchiser ainsi les causes dont on se pare. Moi par exemple, je fais d’excellents œufs pochés

-Je sais Je sais mais laissé moi évaser; je veux dire est-il seulement possible au 21e siècle de se dire juste; à l’heure où nous sommes constamment hypnotisés par l'interactivité virtuelle d'une sphère cognitive taillée sur mesure, et ce, dans le but de nous garder juste assez mentalement stimulés?

Pendant que ces grands esprits s'avancent dans une analyse de la possibilité de vivre une vie éthique, la pute sale continue un peu à ramper en poussant des gros râles, ils commencent d’ailleurs à légèrement s’éreinter.

On peut voir un couple de jeunes professionnels, 28 ans peut-être, qui marchent main dans la main, quelque peu en retrait. Ils ont un rire candide et frais lorsqu’ils s’échangent inside et clins d’œil. Une couche de réalité résumée dans

L’air humide, semblant vouloir dire :

*sortie au musé un dimanche matin avec une jolie étudiante aux yeux en amande, journée étirée entre blagues douteuses, regards en coin et conversation profonde, s’éteignant en étreintes vigoureuses; étreintes qui gardent un sentimentalisme et une naïveté profonde malgré les claques sur le postérieure et les effusions éjaculatoire subséquentes; une aura virginale consacrée à travers le sexe sale romcomisé;*

*cette journée vous a été vendue en concept mais non en substance. La substance s’est enfouit dans une trame narrative teintée d’impressions cinématographiques, vos deux globes vitreux eux n’ayant jamais su l’insérer dans une escale concrète du quotidien.*

*-cynisme*

Rose

Le contexte de Rose était plutôt sombre. Elle s’était réveillée vers 9h moins quart, la tempe se faisant aller. Elle n’avait pas un mal tête en tant que tel. C’était plus un malaise, la sensation d’une atmosphère ocre et humide. Le réveil était en général long. Pas désagréable tout de même. Légèrement méthodique et ample, peut-être mélodique, elle avait une souplesse intrinsèque au mouvement. On pouvait voir l’ombre d’une émotion, d’une palpitation dans les 3 mètre franchis du réfrigérateur au coin de table où elle s’asseyait pour une se faire une tartine. Dans les coulisses de sa vie il y avait miel. Il y avait sucre. Le chat roux ronronnait tranquillement à ses chevilles alors qu’elle finissait son déjeuner. Le papier peint qui l’entourait n’était pas désuet, seulement légèrement jauni. Avec les luminaires ironiques et vieillots l’ambiance incitait la jeunesse. Une création. Un exotisme local, ancré dans sa géographie étudiante plateauienne. Le boulevard saint-joseph était évidemment bruyant mais…

Rose avait le sourire naturelle d’une personne à l’âme mélancolique. Une fraîcheur s’en dégageait, un brin de bonne heure. Rien de débordant. Elle avait une longue journée devant elle qu’elle préparait avec une excessivité d’aplomb. Elle se frétilla lentement devant le miroir. On pourrait dire onduler mais le mouvement était trop dissonant pour cela. Une ondulation a une régularité que Rose n’avait pas. Elle pulpa ses lèvres quelques secondes. Inclina légèrement la tête à gauche. Pour vérifier les angles peut-être. Son corps était une succession de galbes, ses fesses comme ses sourcils exsudaient la courbe. Elle ramassa son MacBook, le laissa tomber dans la sacoche et enjamba le porche. Sa marche vers l’arrêt n’était que de un ou deux coins de rue mais elle en profitait pour affirmer la marche, s’insuffler confiance.

Cédric se levait alors à peine. Et encore, lever est un bien grand terme. Cédric était le genre de personne que l’anxiété tient dans une contradiction perpétuelle entre le besoin d’accomplir et la ferme conviction que «accomplir» quelque chose, « devenir» quelqu’un étaient des notions bien illusoires; reléguées à des petits points en marge de biographies elliptiques d’un Wikipédia ou de il ne savait quelle plateforme allait supplanter la plus grande banque à savoir rapide du monde.

Il dégagea les rideaux d’un revers et le premier problème de la journée se révéla à lui, bas propres mais légèrement inconfortables (ils avaient une couture trop saillante aux orteils) ou ses préférés légèrement puants. Ces dernier avaient juste la bonne élasticité, respiraient tout en étant chaud. Mais il ne pouvait utiliser le sniff-test avec confiance. Son odeur de pied lui étant trop familière, il aurait pu être assujetti au grand problème du fumeur cheminé qui ne peut plus repéré l’odeur de cendre sur tous ses vêtements.

Il s’impatienta et mis d’un geste rapide mais saccadé la paire propre. « Caliss » et « Criss » furent donc les premiers mots qui lui vinrent à l’esprit. « Gros Rorschach », se dit-il, consterné.

Une personne simple, trop confiante aurait tendance à ridiculiser là le premier dilemme d’une journée.

Mais ce serait là grave erreur. Ce sont ce genre de manifestations des archétypes de l’inconscient que Cédric affrontait chaque jour.

*- Si on peut affirmer, que, dans une optique socio-culturelle le Québec se doit se munir d’une unité identitaire polymorphe mais tout de même ancrée dans, comme je le disais plus tard…*

*-Monsieur, on ne peut pas être d’accord avec de tels propos, oserais-je dire, proto fascistes qui mènent à une orthodoxie clairement néfaste dans le contexte de…*

« TA YEULE » furent les premiers propos de Cédric

Le colocataire de Cédric aimait beaucoup la radio. Surtout lorsque les émissions abordaient franchement et avec concisions des causes qui lui tenaient à cœur, il se douchait avec la radio se cuisinait une bonne petite tambouille avec la radio, se touchait même peut-être sous l’incandescence de la voix coulante et rêche de la nouvelle animatrice de l’émission de chroniques lubriques du jeudi soir.

Mais Cédric avait ce que l’on pouvait presque définir comme une allergie face à ces tonnerres de tac au tac et de brûle pourpoints esthétiques. Il foudroya donc le bouton on/off de l’appareil avec une force parlementairement mesurée. Juste assez pour que ça le satisfasse, mais pas trop parce qu’il ne faudrait pas le casser. Parce qu’il y a des limites quand même. On est en *société* après tout.

Il faut dire que Cédric était dans tous ses états, il avait eu la semaine passée le numéro de Rose. Il l’avait eu parce qu’il était en forme ce soir-là. Son coefficient de disage de marde avait affiché au moins 17. Et il avait été sobre. La corrélation n’était donc pas aussi prononcée que l’on aurait pu le croire. –À noter- C’est parce qu’il avait ce rendez-vous avec Rose au soir qu’il avait opté pour les vêtements dont les résultats face au sniff test étaient sans appel. *Catégoriques*

Après avoir médité longuement sur la possibilité de trouver une équivalence entre le concept de religion dans son utilisation courante et la mentalité séculaire matérialiste plastifiée sur toutes les bouches douées de paroles, en urinant; il franchit à son tour le seuil de sa porte.

Cédric avec Rose

La rue Mont-royal avait en ce soir-là un air de temps des fêtes. Les lampadaires irradiaient la neige fraîchement tombée. L’air était froid mais sec. Les bancs de neiges étaient sillonnés de stries diagonales qui démontraient les efforts pas trop insistants des visiteurs pour se garer. Il y avait eu tempête la veille et bon, dans ce temps, on n’en demande pas trop. On a un peu le droit d’être à plus de 30cm du trottoir. Parce qu’il faut s’adapter.

-Ne pas faire chier le peuple.

En marchant de son appartement qui siégeait sur la petite rue bucolique de Henri-Julien vers le débit de boisson convenu avec Rose; Cédric ne pouvait s’empêcher de ralentir le pas lorsqu’il approchait des entrées alcovées des multiples bars. Il avait comme l’impression que la cigarette qu’il portait au bec lui donnait *prétexte*. Le droit d’écouter les conversations diverses des fumeurs ou des jeunes femmes parataxiques. Il avait un rendez-vous, mais bon, ça n’oblige en rien à se crever les yeux.

Surtout que sur Mont-Royal, en ce petit temps on attendait d’un moment à l’autre à voir le père noël débarquer,le VHS de groundhog day doté une mauvaise traduction en attendant son chocolat chaud; on ne pouvait s’attendre à de l’odieux. A du vulgaire. Ou bien plus précisément le vulgaire serait alors comme transsubstantié. Le lourd en ironique, le troublant en edge, bref, on pouvait romcomisé la réalité telle qu’elle se déroulait à ses pieds, comme un magnifique petit tapis roulant blanc allégorique.

« C’est fascinant, vraiment fascinant. Comment on peut passer notre vie à apprendre à peddler de la bullshit. A la pelleter ben gros. Mais; rien ne vient. Il faut en fait que j’apprenne à dénouer la réalité telle qu’elle est. Articuler ses nœuds et son cartilage La forme de Jordan, les transformées de Fourier ou les équations de Maxwell « only go so far ».

- Au jour le jour, disons le, ma réalité est un cluster fuck.

-Les gens aiment se crosser en cercle

Il faut *symétrie*, c’est

*essentiel* »

C’est ce que ce disait Cédric en approchant le « coin du quartier ». Autre estaminet qui aimait dégager le bon vivre. Le vrai. Le pas de niaisage, sans prétention. La barbe est romanesque mais hasardeuse, patiente, présente tout simplement parce que. La tuque est une extension cervicale prononcée. Les têtes de cerfs sont affichées avec une fière ironie sur les murs. La lumière juuuste assez tamisée. Trop serait feutré. Et on ne veut pas *feutré* au « coin du quartier ». On veut spontané, taverne féminine. Colon cultivé. Bref on veut

Symétrie

#dialectique

Une chronique dans Urbania? Peut-être, hmmm se puisse. Le devoir? Avec un peu d’auto censure probablement.

L’important est que Cédric était là, en avance même. L’apostrophage du « même » est légèrement hyperbolique ici. Cédric arrive toujours en avance à ses *dates*. Toujours en retard ailleurs. Mais aux *dates* tout s’inverse. Arrivé en avance permet de montrer une aisance, un certain rien calissage. À n’importe quelle autre forme de rendez-vous cette attitude pourrait montrer un souci de l’autre, une constance de l’anxiété même. Mais arriver en avance à une date c’est tout autre.

Quand la pseudo-dulcinée arrive et voit le prospectuel casual fuck assis bien tranquille au bar, légèrement récliné dans son tabouret, en train de siroter un old fashioned. Il n’a pas l’air stressé Lorsqu’il se masse le coude en discutant avec aisance et sourire en coin avec le barman, il est

ben tranquille.

Ben ben trenquille

Ou encore mieux, stratège : de s’accoter tranquillement à lire un recueil de poésie surréaliste. On distingue aisance, nonchalance même.

Donc Cédric arriva pour 20h, s’inscrit dans la clientèle avec un certain dédain. Le monde parlait fort. Inutilement fort. Ça l’irrite. Dans le « coin du quartier », il faut comprendre, l’ambiance est intime mais festive. Deux rangées de tables pour quatre personnes s’opposent au côté gauche de l’entrée. À la droite : de hautes plateformes ou poser sa pinte lorsque l’on entretient une conversation sans s’asseoir cisaillent la pièce en formes non définie. Le bar en tant que tel est en bois, du frêne peut-être. Tout ici est fait pour être authentique. La musique oscille entre le trap et le bon vieux rock d’antan. Plateau Est, donc légèrement trash. Probablement que Cédric entendait le pic-bois jouer lorsqu’il prit place au bar. On n’est pas sûr. Son ouïe est sélective. Il n’aime pas ces tounes qui lui rappellent ses premiers jours où il s’était essayé au grattage de guitare. Il avait désiré développé son talent pour charmer les dames. Little did he know. Il n’avait qu’à faire disparaître son acné, à avoir un peu plus d’aisance et à fumer moins de bat. Mais on ne revient pas dans le temps. Jamais, le temps … Le barman rodait autour, à l’affut de la clientèle qui rapporte. Cédric ne remplissait pas ce critère et fut donc écarter de sa considération pour les quelques premières minutes. Ça ne le dérange pas; il sait qu’il s’agit là d’un des rares désavantages d’être un bel homme blanc. Il finit par pouvoir commander sa pinte de rousse et s’incliner comme prévu dans le tabouret à dossier capitonné. De synthétique, pas de cuir véritable tout de même

-les animaux c’est important.

En arrière de lui était apposé un trio de filles. Il les observa avec une subtilité ostentatoire. Comme il l’a appris plus jeune; à quoi ça sert de mater si l’objet du matage ne mate pas l’action du mateur et peut-être ainsi réciproquer. Pas grand-chose à réciproquer en tout cas. La plus proche, au siège du non symétrie, plus proche de l’allée, était grande, avec des cheveux plats et des dents trop blanches et parfaites.

Genre

Biennnn trop parfaites,

« Le genre de fille qui se passe la soie dentaire après t’avoir donné une fellation » se dit-il, *nostalgiquement*.

Elle les découvrit un peu trop en laissant voir ses gencives lorsqu’elle sourit. S’appelait probablement Josée. Appelons là Josée. À part ses cheveux et ses dents Josée avait des lèvres extrêmement charnues, ce qui mettait tension dans le reste de l’apparat. Comme une soudaine et marquante sexualité dans un ensemble d’annonce de shampoing, annonce stigmatisée de catéchisme oculaire, tout-nu mais pré-chute, pré-pomme, inconscient(e). On se dit bien que tout le monde a sa sexualité propre mais il faut *cohésion*. Les deux autres, appelons les Josiane 1 et Josiane 2 étaient un peu trop petites. Par remarquablement petites. On ne pourrait dire qu’elles étaient de petite taille. Mais juste, *trop petites*. L’aspect ratio marche pas tu sais veut dire. Et Josiane 1 et Josiane 2 savaient tonner un rire gras et irritant du haut de leur 5 pieds et bons pouces. Elles s’esclaffaient, l’une en se lissant les cheveux, l’autre en tapant sur la table d’une manière trop féminine. Extravagamment féminine. Pourquoi parle-t-on des trois J ici?

Justesse

Jument

Juteuse

Cédric n’aimait toute l’indécence qui l’entourait, ces trois J lui cassait particulièrement les chnolles, même pas de titties pour rendre acceptable l’intrépide dissonance qui s’émanait de leur petite « soirée entre filles »

Et comme disait Dédé, « Je suis pu un petit enfant; si je vais jouer aux quille, je veux m’y prendre avec des grosses boules »

Il ne pouvait définitivement pas lire de poésie dans cette ambiance. La symétrie est brisée. La seule excuse pour se retirer; fumer. C’est cave mais c’est comme ça.

Il sortit tranquillement un maigre 7 minutes après avoir fait le chemin inverse.

Il s’installa alors confortablement, écorna la clope protubérante de son paquet avec ses palettes, fit crépiter une allumette.

Il observait la rue d’en face.

En arrière un sale connard (probablement un connard, ça se mérite une volée pareille) qui rugit. Il lui manque des dents, puis

VLAM  
BAM

Dans la gueule.

Le connard beugle, ou meugle. On ne saurait dire. On n’est pas en campagne ici. On est dans la métropole, le phare. Le trottoir est large en face du « coin de quartier ». On l’a voulu ainsi par un décret récent de la mairie du quartier. Progressisme, urbanisme etc.

On peut observer en marge que le portier a bien fait sa certification. Il est élégant dans son crissage de volée. Un véritable art se dégage du revers de main. Gros plan : le sang de gencive qui gicle abondamment sur le beau banc de neige. Il y fait comme des tâches de Bambi. Les voitures sillonnent gentiment la préfecture. On sent que personne n’est pressé. La froideur est miroitée et donc renversée dans la chaleur du regard des passants.

%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%

Saluttt

Dit rose chaleureusement.

Petite moue.

Elle avait un sourire que dont l’on voulait se peindre, inspirer. Pas juste par la forme des lèvres. On pouvait le voir dans la forme inspirée des yeux en amande, aux doux cernes de l’aube. Elle rentrait dans le coin du quartier avec une démarche qui voulait dire :

Coucou, je suis là. Tout simplement, sans l’acidité des J, Juliette et autres.

(L’acidité se doit d’être neutraliser dans quelque situation. Parfois, et je dis bien PARFOIS, il faut pour se faire quelques être *basic*. Mais en cas extrêmes seulement. Nous reviendrons plus tard sur la question des basic fucks.)

Cédric se leva d’un bond, mais trop vite. Bien trop vite pour faire *casual;* Décélération lorsque l’on prend conscience de son corps. Désinvolture; On offre la joue. À la française. Parce que, La poignée de main; bien trop formel… et Le *hug*quant à lui… si américain… Nonnon ça n’irait pas, Cédric est maintenant convaincu du geste après quelques années d’études.

Il ne faut pas adhérer, ni glisser; le paradoxe de la friction en douceur.

On parle ici du geste comme étant étudié mais il est en fait ancré dans la spontanéité

Spontanéité codée, sans controverse.

On ne cherche pas la controverse, c’est mal. Polémique, ça, ça passe. Parce qu’il faut bien rire   
un peu.

Après une quinzaine de minutes, la connexion, que l’on dirait de base s’était établie. La jolie serveuse aux seins pointus, qui ne fallait pas stare. Parce que; rallumait la bougie.

(…)

Grosse moue

Cédric s’allume une cigarette avec désinvolture mais, une fois le geste accomplit, ses lèvres sèches adhèrent au filtre ce qui fait en sorte que son indexe et son majeure glisse le long du tube jusqu’à la cendre chaude.

« Ayoye Criss »

-Très Suave tout ça Cédric

Après quelques secondes de dépits et de frustration il relève les yeux, un sourire en coin. Ce faux pas est en fait salutaire. La vulnérabilité s’installe, et l’on sait que sans vulnérabilité, sans réelle fragilité, l’érotisme [Éros] ne peut s’installer éthiquement, il reste dans l’esthétique distancié.

-Fuck ça m’arrive tout le temps ces temps ci, je manque d’humidité je pense

-C’est vrai que t’es plutôt sec comme personne. T’as l’air de vouloir dire à tout le monde autour de toi qu’ils sont profondément imbéciles. Pas juste cave, nonnon. Une imbécilité métaphysique.

-Tu veux dire *basic*?

-Ouais peut-être dans le fond, est-ce que tu penses que tout le monde est basic?

-Pas tout le monde, mais regarde le lui, la bas, à côté de la fille en tailleur qui revient de son emploi de jeune professionnelle. Regarde la façon qu’il penche la tête vers elle, de biais, avec ses manches roulées.

-…

-Tu entends ce qu’il lui dit? Ils parlent de leurs GROS dossiers au bureau, de leurs pseudos-intérêts, -attend-, il vient de dire que Proust est son auteur préféré à lui aussi- osti je vais le shot

-Et parler de Proust c’est basic?

-Non, parler d’un auteur pour que sa réflexion par le mirroir du 4e mur de sa vie soit dans son framework esthétique, ça c’est *basic*. En criss. Tu vois, il fait de la scénographie avec sa vie. Un esthétique prédéterminée lui a été assignée, maintenant il imite le geste qu’il aperçoit dans l’horizon de sa vie. Ce n’est pas la société de consommation, ou les films, ou le marketting, non, ça ce n’est qu’une manifestation du basicness, le basicness, c’est bien plus universel.

-Tabarnak, t’es ben cynique

-…Non, en fait, dans le fond, je suis un optimiste déçu

-Faux poète à la marde

-GRAND faux poète

- grand poète, peut-être, mais vraiment confus.

-Bon, mais je radotte, je suis déjà une vieille chèvre, pourquoi déjà on parlait de philo de bar-stool à deux balles

-Parce que je t’ai dit que t’as l’air déprimé

-Problème de posture I guess

LE GRAND POÈTE CONFUS

*Un autre hochement de tête, un peu plus lent, léger frottement de l’entre cuisse de sa position assise, le genou gauche se voyant ainsi frotté par le coin intérieur supérieur du mollet droit. Elle dandine la cigarette du bout du doigt. Définitivement elle* doit *être cochonne.*

Petite marche accompagnée de sobriquet. Musique de fond? Probablement « A Charlie Brown Christmas » si on avait à choisir. Les flocons bouleversés.

On pourrait se laisser porter à croire que Cédric est misogyne, ce qui ne serait pas tout-à fait faux. Mais il faut développer un peu.

Les flocons bouleversés qui franchissent la distance entre les deux bords du boulevard, comme déconcertés de franchir autant de distance. Ils s’attendaient à être plus lourds, plus forts, mais ils sont tendres et cotonneux. Les pas sont longs, lents, élastique. La souplesse synonyme de tendresse, d’adresse, on s’adresse à un(e) prospect après tout. Cédric se veut nonchalant, mais le regard moqueur, ce négligé ne perce pas son aura; être essentiellement ti-coune. Il essaie de faire légèrement l’amour avec les yeux à Rose. D’une façon charmante; aisée. Correct. Rose grimpe les quelques marches glacées avec Cédric au trousses de ces fesses. *Ah ces fesses, ces petites diablesses.*

Ils s’immiscent dans le confort de l’appartement, féminin, respectueux. Porte qui cogne, petit rires effacés, porte se recognant, un glissement furtif sur un bas qui traîne, autres rires moins furtifs. (La coloc est absente en ce soir de novembre.) Ces rires, ces embardées s’étirant en étreintes. La chambre élastique. *La chambre où les débris cognent* dans la noirceur empressée. Nous sommes pressés mais non stressés.

-On va pas se stresser pour s’empresser à décompresser

Une noirceur qui se conjugue, S’accorde un autre reflet dans les circonstances,

Acte Premier

(Sonnet)

C’est répétitif mais ça fait vivre, il faut bien ressentir de quoi de temps en temps. J’ai le sang qui stagne, autant essayer de le faire bouillir un peu dans l’absence de sens; […] (Vas-y, enlève moi ça ) J’ai envie de lui cracher puis de me-siroter mon âme. De me tricoter une paix dans les draps confus et ses yeux qui roulent. De me cacher, on me cherche, qui, je ne sais pas, ce n’est pas l’important. (hihihi, ça chatouille)

*Joui Christ!*, Se laisser suinter dans le ruissellement de sa sueur. Arc-boutante, condensée, mélodique dans les spasmes. Épanouie dans sa broussaille. Le fourrage de sa crinière gustative, de ses envolées lyriques sinueuses dans mes bras. Oublie, l’océan et les poissons et les montagnes et Nice et Cordoue. Juste ses cheveux qui s’enroulent dans mes amygdales. Juste ses cheveux, ses contorsions, sa souplesse non avérée d’amateur. Sa force puisée dans les décombres de sa chambre, de bas pas matchés et de support qui a pas l’air d’accélérer le séchage de la chose. La chose hurluberlue, comme perdue, rassasiée mais pas comblée. A bat le comble, le paroxysme et l’apothéose, fuck l’orgasme je veux juste sa moite tendre tiédeur tranquille et constante; se rependre dans l’abime qui nous séparerait si on était honnête. Si on était honnête  Enfouie, il l’aura voulu, j’aurais beau pâmé devant ses yeux il se cache derrière ses mots, même quand il finit par se la fermer ce n’est qu’une longue tirade, il me fait l’amour comme une tirade dythirambique, ça va faire criss. Il a beau tirer, *t’as beau tirer*, il est mauvais comédien, je sais qu’il ne veut pas faire mal, que du bien. Qu’un petit garçon qui se prend pour un homme ; ses jeux de tirraillements capillaires et ses embardées et ses coups, rebaptisés dans le frottement. pFFFFFFFF

(Allez slap..,SLAP SLAP.

(Tu veux que je te fasse mal hen? *Petite cochonne*…))

Pas slap moi les fesses! Il comprend rien, gifle la vie, caliss la mort dans tes paumes qui font semblant d’esquiver au dernier moment mon anus. Sacré mauvais comédien. *Prend toi pour un*  *dur* mais c’est un tendre à l’âme de jeune fille. Mais ce n’est pas une raison pour mal jouer mon jeu s’il a besoin de souffleur, il en perd ses lignes, je le vois bien, chercher ses mots sales dégradants. Et j’en ai les entrailles chaudes qui en pâtissent. -Ah oui crie et accélère, je préfère ça doux et lent avec les ti becs dans le coup et tout le reste mais si ce dont t’as besoin ; je vais te l’offrir, dur comme de la ouate qui a tremper dans les mauvais endroits, dans les conduits de nos orifices d’ennui monochrome, cytoplasme qui encercle rien de … Comme une béquille, une envolée de bécasses qui coassent ben fort.

[…………….]

 ce n’est qu’un jeux.  
Oui t’as raison; ce nest qu’un jeu  
J’ai envie de jouer avec toi, de pleurer avec toi, de manger une clémentine sur ton nombril comme excroissance de ton sucre coincé  
D’accord, mais avant j’ai envie de te salir sans te souiller, de m’étendre en offrande sur toi Salit moi

Et lui qui la salit et elle qui lui sourit;

Des ovaires de congestion et de trafique intestinal, d’horaires mal dosés et de souillure qui sèche mais pas assez.

La toscane de mes rêves qui s’allonge sur le boulevard saint joseph, une sève épanouie dans le renoncement, à plus, que le coulant orgasme et mes fesses et les draps souillés. Il faut parce que l’on pense comme on le dit mais pas le contraire et aussi bien s’incruster quelques phrases, quelques traces, des points de repères pour bien atterrir.

Vrombissement des déneigeurs; ronronnement du chat, parce que oui il y a un Christ de chat! Il faut toujours qu’il y ait un chat. Expliquer moi pas pourquoi ou comment. Un amas de canines et de poussières qui pique. Mais bon, c’est calme.

*(Standing ovation*

*Quitte clean Théâtre, in the new hip mile end*

-New Montrealer Magazine)

Cours de Professeur Serein

Salle de classe, douillette, bien éclairée. Salle de savoir. Ici le savoir se diffuse organiquement. Cependant la pièce en tant que telle n’a rien de fluide. Tout est carré en coins arrondis. Les coins tranchants ne sont plus acceptables. Les tables sont *design*, avec un petit affaissement rond, pour le café, ou le jus vitaminé, qu’en sais-je. Voilà les nouveautés que le département, dans une aventure conjointe avec le « comité pour des meilleurs shit ». Les vitres sont claires, légèrement teintées en leur tiers du haut, pour cacher des rayons qui percent le ciel de leur angle sud-sud-ouest. Une teinte bleutée qui diverge, s’épars en pointillés vers le tiers intermédiaire. Les murs sont francs, le sol a un léger angle, pour bien voir Professeur Serein. On ne risque pas de manquer Serein en tout cas. Il mesure au-delà de 6 pieds et 4 pouces. (Si c’est publié en France il faudrait bien trouver qu’est-ce que cela fait en centimètres, non pas la conversion exacte, mais la transmutation psychologique des impressions.)

« Donc comme je le disais l’important est contexte. Tout est dans le contexte. Les cartésiens des lumières, tous ces philosophes pensaient pouvoir contenir le contour du monde dans la paume des *idées.* Des *concepts*. Que l’on pouvait extraire le monde de lui-même. L’arracher. Et de la plaie coulerait les principes fondamentaux de l’homme. La césarienne était action nécessaire, elle avait l’air brutale mais juste aux incultes qui ne savaient pas. Qui ne comprenaient pas, qui ne saisissait pas l’importance première de la découverte de l’importance de la rationalité dans le cœur friand de l’univers. Il fallait arracher l’homme à sa terre. Ériger des murs, bâtir des vérités, franchir des océans des pics de glace. Contenir et canaliser la nature. Il fallait découpler la vérité de son suaire ou elle s’était laissée pâtir. La terre à découper à organiser, les gens à classer, à organiser, les éléphants à être typographiés en icones du nouveau.

Les *philosophes* étaient idolâtrés par beaucoup mais certains s’insurgèrent. Les allemands du haut de leurs petits châteaux miteux de Prusse, en arrière garde, n’acceptaient pas le divorce. Il fallait affirmer vie concrète des sens et de l’extase. « Non messieurs les philosophes, vos cadres dorés et enjolivés sont trop étroits pour ce monde. » C’est là l’origine du romantisme, le proto romantisme des boches. Il y avait aussi une couple d’italiens mais on s’en sacre des italiens dans ce cas-là; Désolé Giorgio, ce n’est pas pour être insultant »

-Pas de trouble M. Serein

« Merci, donc ou en étais-je, oui le proto-romantisme, comme si bien illustré par ce cher Berlin, que la gauche comme la droite se réclament, mais bon, comme mon père disait, peu importe de quel côté tu portes la montre, t’as la queue dans le milieu, enfin, on espère pour toi. Donc ce Berlin retrace les origines de ce mouvement jusqu’à Machiavel mais pas besoin de se rendre jusque-là (…) on peut amorcer avec Goethe et peut-être se rendre à la dualité amour/humour chez Milan »

C’est qu’il a connu Simone de Beauvoir, s’est défoncé la gueule avec Milan, fumé un pétard avec Saul Bellow. Donc quand il divague dans son exposé, on l’écoute. Avec respect. Par pour sa vieillesse et son accoutrement de lunettes juchées sur ses oreilles trop hautes, ce qui donne inclinaison, regard en plongée du type « too bad » si tu portes un décolleté ce n’est pas de sa faute. On ne se laisse pas aller pour le veston de tweed patché ou la *cravate* ou la tonsure digne de l’abbé d’un certain monastère cistercien des plaines d’Andalousie.

Son salut est dans la grâce de son sourire trop sincère, de ses balbutiements épars lorsqu’il s’éreinte ou qu’il se perd. Son aura sent le livre pourrit, de la confiture macérée de bibliothèque. Des grands ouvrages, et pas pour péteux. À ce que certaines disent, purement dans le ouï dire il aurait aussi une puissante énergie érotique; d’après Gallifée ce s’avérerait vrai.

Entendons-nous; Gallifée est une tempera texturée de sensualité; et il ne faudrait pas se fier à chacune des prouesses qu’elle attribue aux gonades; protagonistes de ses idylles. Ah Gallifée… elle doit avoir des parents virés sur le top comme on dit, des bons hippies, équestres, bariolés de henné…

Le soleil ithyphallique qui éclaire puissamment les jambes de Gallifée à l’avant. Elle qui est assise en tailleur, sur sa chaise, quelle aise

*Nonchalance active*

Gallifée, qui se penche la tête à un angle subtil lorsqu’elle écoute et prend des notes à la fois. Ces cheveux blonds, ondulants entre la tête et le cahier de carreaux multicolores. Cédric écoute mais se laisse dévier par l’angle; c’est un homme d’angles. Ils peuvent être acérés ou étiolés dans une douce cambrure, la ligne d’une légère scoliose est percevable de derrière (elle est assises quelques rangées à l’avant de Cédric) à travers son chemisier noire, une mince courbe décrivant un arc jusqu’aux vertèbres cervicales, que l’on peut observer; protubérantes sous une peau lisse. Les cheveux s’alignant avec la saillie du dos. Gallifée détourne son attention sans vraiment le vouloir, ce n’est pas qui se dépeint elle-même pour attirer le regard.

« (…) tout comme dans les métamorphoses d’Ovid où les transformations, les mutations de la chair, des éthers et des éléments en autres, dont ils ne peuvent se réclamer; le pandas roux n’est pas de la même famille que les pandas vous voyez, et c’est là même l’importance même de l’humour de Kundera qui s’affirme dans la permutation et l’irrévocable transformation des éléments de la narration, s’opposant ainsi, bon à la semaine prochaine Messieurs, L’on m’attend »

Cédric ne se lève pas tout de suite. Il préfère attendre plutôt que de se lever d’un bond, ramasser des divers effets personnels éparpillés sur son bureau. Depuis peu l’on essaye de contempler la réalité en tant qu’acteur. D’ingérer les suites de rêves et d’images qui s’entremêlent; de faire le tri aussi, c’est important dans la surenchère de stimuli, il ne lui reste que quelques bribes, le flash de quelques doigts qui ramènent une mèche en arrière de l’oreille pointue de Gallifée, un alignement singulier des obstacles au rayons de soleils qui déploie les couleurs de son chemisier sur le tableau brouillé de quelques diagrammes {qui n’aident pas vraiment à la compréhension.} Lorsque les divers élèves se pressent, se bousculent, quoique poliment pour se rusher à la prochaine file d’attente il déroule le fil ses écouteurs et écoute une chanson, une courte ballade et se lève avec un soupir. C’est l’heure d’affronter le dehors, la frette mouillée pour rejoindre son coin de chez soi.

Nonchalance

L’appartement de Cédric est coquet. Un concept auquel il n’aurait pu s’associer il y a de cela pas si longtemps. Mais maintenant le cozyness, avec l’âge, s’est dignifié. Il est entré dans l’âge douillet. L’âge précédent de l’autodestruction festive, et donc fictive, est dépassée. Il se complait maintenant dans une oisiveté de basilic, d’arômes tamisés; un jazz de fond. On devrait s’y attendre, mais le garder dans le coin antérieur de la pièce commune est un combat efficace contre la solitude de l’âme. Toujours prête à surgir.

Jean, son acolyte l’accueil avec un sourire nonchalant,

*le gars est high*

-Cédric! Je suis en train de faire un de ces potages de radis mon gars. Ça va être un vrai truc de fou. Persil et tout et tout.

*Le gars est high et*

*Le gars est français*

-Tabarnak Jean, t’as le temps pour ça?

-Le temps on le prend mec, je te dis le temps il faut le prendre par les couilles. Parce que tu vois lui il te prend déjà par les couilles, alors si vous vous tenez tous les deux par les couilles; il y a balance de pouvoir. Tout est dans la symétrie, j’essaie toujours de t’expliquer

-Je t’entends, t’as raison. Bon moi je vais méditer

- Quoi t’es stressé encore

-Ouais j’ai encore gaspillé une heure et demie à regarder la courbure de Galiffée.

-Mec je te dis, les potages chauds, il y a que ça de vrai. Les galbes ça fait chauffer le sang. Mais le sang il est déjà assez chaud. C’est le tube qu’il faut garder chaud, sinon tout se dérègle

Sur ce Cédric se retire dans sa chambre. Elle comporte une bibliothèque avec quelques volumes de poésie, qu’il lit aux demoiselles lorsqu’il peut, dans l’embrasure d’un désir assouvit. Une lampe de chevet posée à terre borde le matelas déposé à même le sol. Car vertige, et c’est plus pratique. Il s’assoit en indien malgré le fait que la flexibilité lui manque au niveau des jambes, les arpent-croisés supérieurs; pour être précis. Après quelques brèves respirations il peut commencer à s’emmitoufler dans son orgueil et planer, trente minutes au compteur, il est urgent de ne rien faire.

Jean

(Jean connait l’élite Montréalaise grâce à son boulot, c’est un écrivain sur le side qui s’inspire des comères, coloc de Cédric)

Comme mentionné précédemment, Jean est high, et Jean est français. Je pense que l’on pourrait quasiment s’arrêter là pour le caractériser. On pourrait ajouter qu’il est Parisien, mais ça ne veut rien dire, c’est grand Paris. On pourrait dire qu’il affectionne particulièrement Scriabin et Young thug. Le sublime et le grotesque. Mais Scriabin, on s’en fout. Et Young Thug, c’est juste intéressant quand il y a mouvement de postérieur féminin, pénétration de THC à travers la barrière hémato-encéphalique.

Lorsqu’il a atterrit à Montréal, il y a de cela quelques années, plusieurs choses l’ont consterné. Tout d’abord, le racisme anti-français qui prévaut au centre de la ville. Les rues laides, la bouffe, franchement mauvais. On s’essaye à imiter le pain français, avec un succès qu’il serait généreux de qualifier de mitigé. Or jean aime la bonne bouffe pas chère. Quoi de mieux qu’un peu de pâté sur un bout de baguette grillée. Il est arrivé sans le sous. Avec un ipod classique maintenant vintage et quelque calçons. Heureusement pour lui, les français sont prisée dans l’hotellerie et il a donc pu se trouver rapidement un petit boulot de barman associé à l’hotel « Floraisons ». Imitation second-empire, beaucoup de dorure, des lignes droites. […]

Il a rapidement monté les échelons jusqu’à devenir maître de boisson, un titre que l’on pourrait qualifier d’honorifique, sauf que ça se s’est lorsque quelqu’un est mb. Les médecins en conférence, leurs épouses solitaires, les acteurs en transit à Montréal lui font confiance pour leur exigences éthanolisée.

[description de drink à la Jean Eschenoz] Un *sans-remous*  avec une touche de safran sur l’émulsion pas de problème…

Et puis, il en entend des potins, à toutes les sauces. Il a développé un code avec son acolyte Normand, un vieux de la veille. Une béarnaise, c’est un cocus déprimé qui fait des plans d’assassinats sous l’influence de beaucoup de St-Rémy mais dont la résilience est fortement éprouvée une fois que la dispersion métabolique a fait son travail.

Petite marche sur St-Lau

Les jambes sont emmitouflées. Le souffle est lent. La détente des muscles contingents à une anxiété s’est complétée. Tardivement, mais à chacun son rythme. En rouvrant tranquillement les yeux Cédric se remémore les paroles du guide auditif de méditation pleine conscience que son apôtre de psychiatre lui avait suggéré quand il était encore sujet à des crises d’hyper-réalisme, où toutes les possibilités s’enroulaient autour de son imagination; la faisant se cambrer dans les moindre replis d’un oubli sélectif de certaines sphères de sa vie. Il s’allongea sur le ventre dans son matelas ultr-a réflex confort, très mou, et admira les couvertures des différents volumes de poésie qui siégeaient juste à l’arrière, la contemplation s’étirant il s’arracha finalement à son rien calissage actif grâce à de nouvelles effluves qui s’immisçaient dans l’embrasure de sa porte.

Il avait oublié que c’était la journée tambouille. Lorsque Jean s’installait au comptoir de la cuisine, enfilant les ballons de rouge, il concoctait toutes les bouettes imaginables. Les potages, les chaudronnées, les cuivrasses, les pâtés mous, quelque fois des mollusques s’y prenaient, d’autre fois on s’en tenait au règne végétal. Parfois c’était le champi. Mais il devait mijoter quelque chose sur la cuisinière pour catalyser l’effet du vin sucré qui permettait à Jean de décanter.

C’était un excellent programmeur d’interfaces nuagées catalyste. La nouvelle tendance du développement web. Il s’était avisé des prochaines tendances dans l’industrie technologique grâce à un heureux mélange de perspicacité créative sociétale et de réseautage abrutissant qu’il réussissait toujours à exploiter de façon subversive. Il travaillait à BasicQuebz au centre-ville en théorie. Mais la culture start-up qui était observée avec décorum au bureau l’énervait, il préférait ainsi se restreindre à travailler en caleçons de son appart. Le coup suprême avait été le déplacement de la table de pingpong à côté de son bureau. Inacceptable selon Jean. Il faut dire aussi qu’il avait été éduqué dans le nec plus ultra de la méritocratie franchouilllarde. Il s’en était à demi délaissé lors des dernières années, plus par noble paresse qu’une quelconque vraie attitude de rébellion. Maintenant c’était une mélasse radissonée aux amandes qu’il touillait tranquillement d’un air reposé. Il tendit la louche à Cédric pendant que ce dernier cherchait le paquet de cigarettes qui devait bien être quelque part.

« Aller, goute moi ça et arrête d’être fâché, c’est pas bon pour la santé. T’étais pas supposé aller chercher des cocottes ce soir? » « Non; étrangement je me sens, genre, moral contemplatif » « Ah ouais merde mais c’est pas un bon timing, on est vendredi soir gros » « Ouais je sais mais le cycle s’amorce, bientôt je vais redevenir sentimental pi toute pi toute » « C’est combien de temps ces cycles que ça dure? » « En général 6 mois j’ai envie de te dire »

Ils se coulent chacun un bon flanc de scotch dans les deux seuls verres propres et prennent place à la table à manger qui est décorée d’un gros motif suisse en soie. Pendant que Jean cherche ses clopes Cédric s’amorce à rouler le joint méditatif. Pendant qu’il effectue toutes les opérations nécessaires, de gestes lents et qui s’en calisse il élabore sur sa théorie des cycles asshole-lover. Dans un atchoum de frivolités et de répression émotionnelle élaborée, grimaçant, s’étant étirer en pâte à papier mouillée, moulable, de psychés trop sensibles assujetis aux circonstances de l’hypermodernité; il élabore.

Par la suite il se lève et entame sa grande marche de fin de soirée, lorsqu’il ne peut penser à aucune raison de faire quoi que ce soit, que l’on parle de socialiser, pratiquer un sport ou simplement dormir. Il habite au plateau Mont Royal. Pas trop à l’est et donc la décadence pure est à sa portée. Dans ces moments il tâche à trouver l’ambiance musicale pour accompagner ce décor qui ferait la cassure, la mise en opposition la plus intéressante. *L’antihèse*. Ce soir il commence à écouter une collection de string quartet, commençant avec la fugue en Ré mineur de Bach, dans laquelle les voies s’envolent, s’érigent parallèlement puis se croisent, s’appuient en contre fort les uns sur les autres. Il sort le joint stupide de sa poche de chemise et examine son intégrité structurelle. Le polymère quelconque qui retient l’embouchure à l’air bien constitué. Joint « stupide » car beaucoup trop assommant pour sa tolérance individuelle aux molécules psychoactives concernées. Mais qu’en est-ce. Il prévoit marcher. Aller Bon. Après quelques petits parcs suivis de beaux appartements de pauvres diligemment mais subtilement gentrifiées il débouche sur Saint-Laurent au coin de Marianne. En descendant il peut maintenant voir une certaine mêlée- tiens déjà ? – qui œuvre à quelques coins de rue de là.

Ce coin de rue est définitivement un cloaque de l’effervescence dont le maire de Montréal était fier, un byproduct de la enième révolution industrielle collatérisée en jupes trop courtes pour adolescentes et nouveaux étudiants de McGIll espérant profiter des mœurs dites plus européens de la ville. La lumière jaune et crue se dilatant dans les réverbérations des affiches lumineuses. Des noms de bars qui n’inspirent pas confiance, comme *les torchons*, *Repentigny*, et *QuebzEtc.*  Ils scintillent d’une lumière tamisée de popped collars et de chemisiers trop serrés pour les courbes annoncées, une promesse de terres laurentiennes, avec vallées et lac de crachoir où une multitude de Kevin sortent leur bateau de wakeboard, juste le temps de faire un tour de tripe et d’effectuer les manœuvres nécessaires pour que le haut de maillot d’une Jessica quelconque s’envole. En haut. Plus haut. Encore! Il faut voler, s’arracher au bouclier Canadien. Cédric doit éviter les paires de fesses qui décrivent des hyperboles autour des empreintes haletantes, entourées de bras amanchés en full sleave tatoues, scabreux, présentant motifs de légumes étant arrivé au resto par livraisons expresses fraîches.

Arrivé au coin des pins il change de trame sonore, histoire d’adaptation. Il se décide pour un album des années 60 des jazz messengers. Lorsque le solo de kenny dorham décolle, avec son timbre qui suinte doucement il peut apercevoir en relevant les yeux de son cellulaire un crusty punk revoler dans les airs sur le parechoc d’une voiture de police, modèle dodge charger blanche. Un jeune homme, tout digne, bonne posture, les pouces dans sa veste pare-balle regarde la manœuvre de son acolyte avec un sourire incandescent. C’est probablement une de ces heureuses personnes que l’on peut dire passionnée. Il a trouvé sa voix comme qui dirait. Il affiche de surcroit une barbe bien taillée, une casquette ajustée. Pendant ce temps les coups de matraques s’enchaînent délicieusement au rythme du kick drum prononcé de Art Blakey, le légendaire leader des *messengers.* Encore une fois le geste est étudié, précis. « Mon ptit caliss m’a t’apprendre à envoyer chier un agent de la paix » « Monsieur, ce que vous faites n’est pas constitutionnel » d’une voix qui augmente de pitch dans un timbre aiguisé qui réussit à surmonter les douves sonores dont Cédric s’entoure en permanence.

Évidemment la constitution n’a rien avoir la dedans, tous les partis concernés le savent. Il s’agit d’une dance millénaire, vicieux contre réfractaire, le pendule ne s’arrête pas malgré la friction, il s’en abreuve en fait. On peut le voir au regard même du crotté qui se fait tabassé, « qu’elle se mêle de ses affaires, la prof de Cégep et qu’elle s’en aille lire son Gaston Miron en pyj en flickant son clit, je suis ici pour m’insurger, et donc me faire tabasser, c’est l’ordre des choses après tout »

C’est probablement ce qui virevolte dans la calebasse du crotté se dit Cédric.

Ou peut-être est-il schizophrène, fils d’un père alcolo et d’une mère prostituée, s’étant fait abandonner par la société civile et s’étant réfugié dans les sous cultures de cheveux bleus et de dub de blanc, mais, dans tous les cas, « que voulez-vous »

Il est passé 1 heure du matin et malgré tout on peut voir des files de jeunes potirons lisses et de pêches pas trop mures s’étendre le long des murs de briques défraîchies. Le coin des pins est le centre de déversement de la foule, proche de la jonction sherbrooke. On a beau avoir des écouteurs on peut sentir les lignes de basses four to the floor résonner dans les parois garnies de divers artifices de décoration douteux, tel des auvents mauves déroulés histoire d’abriter les mini terrasses qui empiètent sur la rue. Entre les lampadaires des banderoles enjambent la rue, affichant de belles phrases, de petits traits d’esprit; « Montréal, ville de fête » « Les canadiens, allez-y » « Ici on s’amuse! », le fin et l’agréable quoi.

Kunst! Kunst! S’écrie un allemand, s’ébranchant les membres dans une ellipse concave qui avait soit pour but de rétablir l’équilibre précaire des échasses de sa vie ou d’assommer le grand homme-de-porte qui lui avise un sourire moqueur,quoique exprimant une exaspération qui pourrait bien résoudre en fractures cervicales, se calmer. Quelques compatriotes de Gunther n’apprécient vraiment pas le traitement que cet ingrat d’homme de porte batard lui administre. On avait, après tout, acheté des bouteilles de DomDom et Veuve Clit comme ils les appelaient, dans leur grande classe ubermencsch néo-prussienne. Ils lui renvoient donc l’appareil avec des coups de coudes bien prononcés. L’homme de porte se pisse dessus, ce qui n’est pas tant visible puisqu’il est habillé d’une longue robe de chambre en soie noire. Juste en arrière un autre camarade germanique se met le point dans la gorge pour essayer d’éjecter les quelques nouille à textures douteuses. Il avait malheureusement cru les oracles de la main qui leur avait prêté des capacités inégalées dans la régulation de fonctions métaboliques, ces nouilles chinoires qui définitivement, s’embourbaient.

Trop de beurre de pine, bro, se dit Cédric. « Rookie mistake, Rookie. Mistake »

Une jet puissant s’élance, belle trajectoire, double vrille piquée et finit, floush, dans la face d’un malheureux clown fétrit.

Cédric sort donc de son piédestal Baroque et s’approche du Clown, tendant un des mouchoirs de soie de sa réserve personnelle dont il garde toujours un ou deux exemplaires surs lui. À l’arrière une mêlée s’affiche, coin prince-arthur Saint Laurent maintenant. On peut voir les différentes cliques de chaud bottes se balkaniser, les sources du conflit étant devenues maintenant brumeuses, l’opacité des mauvais drinks embourbent toute entreprise rationnelle de discussion. Les « Hes not worth it Jimmy » s’envolent, entre pleurs, coulures nauséabondes de mascara au nougat sordide, de talon aiguilles étripant scrotums après scrotums. Une scène que Uderzo eut pu décrire eusse-t-il été moins franchouillard et peut-être avec l’aide d’une mescaline bien dosée.

Les clowns flétris intéressaient Cédric, leur histoire, leur désinvolture face à la vie. Ils s’étaient installés en masse autour du square dans les années 90 suite à une immigration forcée par la répression artistique qu’ils avaient subis dans leur pays d’origine, le Zombropri. Le grand moune abreuvé de pétro-dollars les avaient expulsé n’acceptant pas leur humour subversif qui s’opposait aux grands projets d’infrastructure. Projets qui étaient supposés relancer une économie qui flanchait. Une économie basée sur les mimes, les concepteurs de jeux vidéo et la congélation de sperme occidental pour des motifs inexplorés encore, Or ces industries, comme on le sait maintenant, n’ont pas survécu à la dernière crise climatique causée par une entrevue particulièrement fâcheuse de la divine Céline à PBS.

Le Clown et Cédric décident de se trouver un meilleur endroit pour discuter. Ils se trouvent une certaine affinité dans leurs visions politiques mutuelles, surtout en ce qui concerne la décadence du tissu urbain et l’aseptisation qui s’en suit.

Les hobos, les crottés, les trop adipeux étaient lentement repoussés en dehors de la réalité urbaine Montréalaise. Ils se réfugiaient dans des villages improvisés où ils étaient tolérés. La plus édifiante de ces enclaves était en dessous du pont jacques cartier, particulièrement prisée pour la consommation d’héroïne s’était construite dans les dernières années. Un demi-sous-sol suspendu sous les automobiles de banlieusards moroses. On pouvait admirer de l’extrémité Estr du square Saint-Louis; les palettes de pin suspendus par un amoncellement de chaînes et de tire wrap qui se balancent discrètement au vent, comme une douce berceuse pour les épaves de la vie. Les draps colorés arrimés sur les côtés de la structure suspendue affichant des motifs psyco-sociaux brodés à même les bâches, tel le zig-zag de l’anarchie, la coupe Longueuil stylisée du mouvement de libération de Candiac (MLB). On entendait d’ici les concerts de gazous et de flûte à bec. Pour s’y aventurer on devait passer les rangs armés du MLB. Pour prouver se statut de détritus rejeté par la société il fallait montrer les plaies laissées par des injections trop nombreuses.

Le clown, Monsieur Malappris de son nom, et Cédric sont assis sur un banc au square et admirent le deuxième pont comme on l’appelait. Malappris enseigne à son nouveau compagnon les divers motifs architecturaux qui sont percevables malgré la distance. Les bâches bleues qui protègent les flancs du deuxième pont sont balayées par le vent et flottent gentîment au gré des vents. L’une d’elles est tapissée de macarons noirs, formant un motif de petit bonhomme pendu complété, insigne des analphabètes outrés. Les petits flocons de rouilles qui se détachent des pylônes du pont ont finit par s’accumuler

[Élaboration sur la structure en dessous du pont champlain]

(C’est genre un hobo camp en palettes en dessous du pont champlain, j’aimerais ça que ça soit genre steam-punk, mais plus fucké encore)

C’était les détails que Cédric ignorait sur le symbolisme promeut par les différentes organisations rassemblées dans ce burning man tiède.

C’est que Cédric était maintenant intéressé par le journalisme d’enquête après sa brève exploration dans le milieu des sciences paraboliques. Il souhaitait devenir un homme de la renaissance dans son journalisme narratif, stylisé, dévoué socialement sans avoir un agenda précité. Il veut soulever la réalité et la souffler comme de fins grains de poussières en dessous des paupières des basic fucks qu’il croise dans chacune de ses escapades. Ces temps-ci il s’intéresse principalement à deux sujets, la psychiatrie self-serve, installée depuis peu dans toutes les grandes chaînes et les groupes divergents qui sont sa principale source de revenue. Ces nouvelles machines self-serve permettant au premier venu de s’enfiler quelques ativan avec une bonne gorgée de sirop pour la toux sans prescription. Ils doivent simplement signer un contrat avant l’achat qui garantit leur désespoir existentiel; est total sans autre issue que l’émoussage complet de leurs fonctions cognitives. Un certain abandon de l’espoir de l’autre doit être confirmé. Surtout pour les molécules les plus fortes, telle la chronopine qui accélère le temps autour du sujet en le laissant dans un état d’indolence des plus rassasiant de morbidité. Car la population manque de morbidité.

Il se trouve que M. Malappris le Clown est un expert en sociétés parallèles et divergentes. En tant que clown réfugié il a dû passer à travers un labyrinthe administratif pour finalement se retrouver sous le pont et finalement vendeur d’acide liquide, pour les démunis qui ne pouvaient signer le contrat self-serve requis pour l’accès aux dites drogues.

Après quelques échanges sur la maturité, les différents avantages du labradors vs le golden retriever ils se rendent compte de leur complicité naturelle. Cédric pour son projet a besoin d’un partenaire de recherche, d’une part pour l’aider à se faire accepter dans ces sociétés divergentes, d’autre part pour prendre des notes quand il serait trop shred pour le faire de son propre chef. Il se trouve que M. Malappris est aussi un excellent sténographe, (dans son pays l’art était encore indispensable étant donnée le retard technologico-administratif.)   
Si tu gardes toujours ton maquillage et ta perruque même off duty, est-ce que c’est parce que tu te caches derrière toutes ces couches de blanc, de rouges et de pourpres  
A vrai dire c’est une habitude que l’on garde. Tu sais, les gens ont souvent d’être jugé par leurs apparences. Mais en fait l’apparence vraiment superficiel est dans les banalités échangées, pas dans les vêtements où la couleur des cheveux. Quand je suis en clown les gens baissent leur garde, j’ai l’impression de me rendre plus vite à leur âme.   
Fak c’est une négation de l’apparence  
Oui bon en même temps je philosophe un peu mais je suis aussi un grand brulé, je fais peur aux gens sans maquillage, ça me gênerait dans mon quotidien; la pitié  
Ah ouais, double tactique quoi  
Exactement, parce que sans doublesse, pas de dualité, sans dualité, impossible d’être symétrique. La symétrie ne peut s’exprimer dans l’unicité, elle devient triviale  
Ah oui, la symétrie, une espagnole que je mettais dans le derrière pas de jimmy avait essayée d’expliquer le concept, mais j’étais trop concentré sur ces yeux de lapis-lazuli, des estuaires de bonheur qui se déversent dans des pommettes rehaussées à souhait, une de ces crinières mon gars, des touffes d’or à faire rêver.

Sur la recommandation de M. Malappris, ils ingèrent tous les deux une bonne dose d’acide. Les prochaines 32 heures sont floues, mais tâchons de les décrire.

[aventures rocambolesques qui finissent par les deux assoupit dans un westphalia en route pour la gaspésie. Ils arrivent dans un hippie trap dans une île. Pas de pont, ce n’est jamais expliqué comment la caravane est arrivée]

[Cédric

[Clown caché derrière le maquillage- identité]

[Départ pour la gaspésie]

Dérive

Cédric pourtant ne se calme pas. Il sait que c’est là l’action logique, la façon de mener sa vie. Il a des ambitions après tout au-delà de cette succession d’effusions, d’introspections à demi assumées. Lorsqu’il s’est assis sur son matelas il l’a senti tout de suite, comme un mauvais songe. Les images flottent autour de sa respiration, il n’essaie pas de s’en défaire. Il sait sa personne trop prône à l’addiction pour s’essayer. Simplement d’arrêter le tumulte des poussières qui viennent lui irriter l’arrière de la rétine. Il est plutôt tard, ce qui veut dire que Wilfrid a fini de travailler.

Wilfrid est un homme confiant quoique nerveux. Lui avait des ambitions qui se sont traduit dans le concret, l’introspection s’est actualisée dans une progression linéaire différentiable du reste des basic fucks. Il travaille rude, c’est un bourreau de travail. Des semaines de 70 heures, qui s’enchaînent et s’alignent depuis maintenant 4 ans qu’il a fini son Bac. Mais il récolte, c’est con, mais c’est comme ça. Et vu qu’il récolte il sème. On peut voir sa vie prendre pied. Les alternatives s’amincissent. On pourrait voir ça comme une pesanteur, un épais nuage humide portant la poisse et la moisissure de la prévisibilité qui descend tranquillement sur les épaules de Wilfrid. Mais la contrainte, au contraire, stimule sa créativité. Il se passionne de tout maintenant qu’il n’a le temps de rien. C’est pour cela que lui et Cédric se donnent rendez-vous de temps et temps, sur le quai qui longe le beau loft de Wilfrid au Vieux-Port.

Ils se rencontrent toujours selon les mêmes modalités. Le pot est nécessaire, selon une entente sur laquelle on n’aurait pas vraiment raison de s’étaler. Pas qu’aucun des deux affectionne particulièrement la drogue. D’aucun ne croit en les prophéties new-age de découvertes métaphysiques ou des bienfaits sur l’imagination. Mais ils ne peuvent se connaître qu’à demi cachés derrière une brume mentale épaisse. Pour ralentir le tissage de la toile qui englobe tout et lie consciencieusement chaque évènement, chaque couleur, chaque repère; dans un réseau mutilé de certitudes qui pourrait expliquer quelque chose.

C’est probablement pour ça aussi qu’ils se rencontrent la nuit, sur le bord de l’eau du fleuve ou elle est bien boueuse, ne miroite rien, ne fait qu’absorber. Parce que parfois c’est bien quelque chose qui ne fait que prendre et prendre, sans laisser entrevoir quelque trace de réciprocité. Lorsqu’ils prennent placent à un de leurs bancs préférés ils constatent l’ampleur du vaisseau amarré juste en face. Un cargo, le « La Pérouse ». Qui vient de Dubai il parait, en passant par l’Espagne, Philadelphie et Baie Comeau.

Ils l’admirent de derrière. Ses conduits de métal rouillé, cette peinture défraichie de rouge, les grosses lampes éparses qui déjette un filet de lumière jaune opaque. Ils parlent de leurs voyages passés, au Mexique, lorsque l’un est allé rencontrer des bohèmes du sud qui ne vivaient que de racines bleues et vertes. Ils se taisent ensuite. Ils regardent les quelques passants qui jogg, ou encore promènent leur chiens. Ils ont l’air sereins généralement. Le trajet est posé. C’est rassurant un quai, un bord d’eau, il ne suffit qu’à le suivre. Les lampadaires ponctuent la noirceur et on peut se rassasier d’absence, dans une vie ou tout est meublé est constamment présent, tout bonnement là. Ils rallument un autre joint; parce qu’il n’y a pas vraiment quoi que ce soit d’autre à faire. Ils se remémorent la fois où ils se sont rencontrés fortuitement dans une bécosse sale de club à Londres, quand les stroboscopes cachaient l’inutilité du divertissement nocturne. Ou le potentiel de découcher était encore vu comme un certain accomplissement. C’était l’époque où chaque moment présageait un souvenir à éventuellement chérir; sous tous ses enjolivements narratifs successifs qui permettrait alors de se remémorer. Parce qu’ils en avaient convenu à un certain moment, une vie qui vaut la peine d’être vécue est une vie qui vaut la peine d’être racontée, et vice versa et on verra. L’acide liquide de cette épopée de jack daniels, de poulet frit cheap; avant les raves tendance est-européens les avait submergés. Surtout Wilfrid. Une version de l’histoire prétendait qu’après 3 heures de dance dans la brume artificielle on s’était rendu compte qu’il avait disparu. Cédric avait beau le chercher avec Rachel, Christian et Javier mais il manquait définitivement au compte, jusqu’à temps qu’on le trouve perché sur un abribus en position du lotus, à méditer. Chose qu’il n’avait jamais fait avant. Il avait par la suite réussit à user de son charisme pour convaincre ses messieurs les gendarmes qu’il s’agissait d’un rituel païen de son pays natal, une fabulation concoctée avec adresse qui mélangeait Corée du Nord et Patagonie dans des descriptions loufoques et sans fin. Il aurait aussi trouvé l’amour apparemment ce soir-là. Mais l’aurait perdu, pour s’acheter un boisson énergisante. Enfin, on ne peut pas tout prévoir.

« Vous verrez Monsieur Beaucage, vous serez très à l’aise ici. C’est pas le Ritz ou le Sheraton, mais dans la flotte commerciale, il y a pas mieux. La moitié des bateaux à grain sont encore amanchés comme pour des coolies d’avant-guerre. »

Cédric inspectait attentivement le lieu où il allait vivre pour les prochains mois.

(Complet) Aisance

Entre des poissons qui scintillent, un aquarium  
laid, suants, Entre un soleil et un suaire  
Faux corsaire malgré la ceinture, le décorum  
Traversées de clowns et coraux dans la lumière  
Endolorit et coloriée, parsemée de traces de peut-êtres  
Regarde, elles marchent dans le quartier du faux prêtre

Et pourtant, il est grand, il est beaux  
Les fourmis s’abreuvent de ses orteils  
Y découvrent des merveilles et des chameaux  
Écoute quand il te parle, de la sagesse sans pareil  
Lorsqu’il t’a dit que tu étais une illusion  
Il le pensait, gravement, sur de sa mission

L’autre soir j’ai rêvé à quelque chose de vrai  
Des mots qui voulaient dire quelque-chose  
Peut-être que je devrais  
C’est la faute de la lordose  
Que tu as, malgré toutes le bonnes intentions  
Un gros cul, cuivré, qui déborde de sensations

Entre des mauvais pas de danse suintement des  
Aisselles qui ruissellent dans la texture   
Je me suis soumis à un instinct, comme par après  
Le regard en coin ce n’est pas assez dans l’embrasure  
Des tes blessures, je veux licher tes plaies, qui sait  
Peut-être qu’elles goutent les litchis, Intéressé

Bavard, curieux, grand-mais-pas-tant  
Anxieux, calme, prétentieux, homme en gros  
cherche, peut-être femme à chérir en attendant  
De comprendre, animée, cultivée, mais pas trop  
Il se doit de cultiver supériorité  
Une fellation de temps en temps, bien méritée

Gravité, la vulgarisation des instincts  
Orbitant autour des effluves de maximes

Dump

- ce n’est pas pour être vicieux ou hâtif, mais je pense, que je dois me faire un devoir de te dire qu’entre ces chandelle et ce disage de marde, entre les seins pointus et les drinks prétentieux, entre tout ça ton chakra brille ardemment

-Mon Chakra brille? Mon Chakra..criss…

Elle roulait déjà âprement des yeux, pour certains, cela s’annoncerait mal, mais Cédric aime le plongeon dans l’incertitude du disage de marde, virevoltant, se submerger dans l’improvisation. Certains diraient risqué comme manœuvre, mais il n’y a pas risque quand il n’y a pas conséquence fâcheuse. Personne n’est jamais mort de manquer une occasion de vidage de gonades.

-Deux secondes, laisse-moi deux secondes Rose. Oui ton chakra, il brille, j’utilise le mot chakra parce qu’il est intrinsèquement ridicule, je ne veux pas développer sur ton aura, ou ton âme, donc

-Donc tu utilises un mot absurde pour mon complimenter sans risquer de t’envaser, c’est ça?

-Oui en quelque sorte, je n’aime pas les concepts, que penses-tu de Marcel Duchamp?

-C’est un génie

-Et pourtant et pourtant, il parle de pisse, de scato, moi je m’en vais faire naufrage dans les légendes nouvel âge perdues dans des trappes à hippies amoncelées le long de la côte en Gaspésie, de dream catcher pis de rêveurs mal amanchés qui ont fini par faire trop de blow

-Je vois ton approche, toi aussi tu as un beau chakra luisant

-Oh merci, j’essaie de le laisser en équilibre entre la lourdeur et la légèreté de mes songes

-Alors quand il te manque d’idée tu te réfugies derrière des auteurs

-Ah mais je me refuge pas derrière Milan, il a exprimé des idées qui me plaisent. C’est tout. Est-ce que chaque idée que je dis doit être originale.

-Non…mais mettons que c’est mieux. Ça démontre un peu d’imagination, sinon ça risque de faire pas mal missionnaire mal chaussé ton affaire

-Fac est-ce que tu me verrais comme plus drabe parce que je chantonne une mélodie qui n’est pas de mon cru; il faudrait que je sois toujours en train d’improviser et de faire des le trapéziste funanbule de l’Improvisation du small talk? C’est dure tu sais le small talk

-Alors pourquoi t’es ici, juste pour fourrer c’est ça. Comme un rapace

(Cédric n’aime pas le mot *juste* suivit d’un signifiant de l’acte sexuel, il trouve cela basic)

-Tu savais que *rapaz,* en portugais, ça veut dire jeune-homme, drôle de coïncidence hein? Bon je te laisse pas répondre. Écoute quand je dis que le small talk c’est dur, je ne veux pas dire, que, *il fait semblant de trébucher sur ses mots, ici, un trop plein d’assurance serait déconseillé.* Je ne veux pas dire que le small-talk n’est pas nécessaire, plaisant ou utile. Par difficile j’entends simplement que c’est un art dur à maîtriser. Je ne veux pas dire que je suis un artiste, loin de là, enfin, peut-être, mais pas nécessairement un bon, juste un artiste, parce que, comme je le disais, il s’agit là d’un art. Interactif, en plus. Maintenant tu hoches gracieusement la tête pour m’encourager un peu, peut-être parce que je fais pitié en ce moment, ou peut-être que le sang stagne à force d’être assise entre ces théoriciens à lunette ronde qui pensent penser le monde tel qu’il est. Et maintenant tu rougis légèrement. Criss t’es belle ça a pas de sens. Mais non, désolé, laisse-moi finir sinon je vais avoir l’air du plus gros cave. Ce que je voulais dire c’est que c’est un art interactif, il faut se relancer la balle, éviter les lieux communs, les phrases banales, sous peine de sitcomisé la vie, et on veut pas vivre dans ce sitcom right?